

59892

No. d'ordre: 62

EMILE JETTE, c.s.v.

Thèse de philosophie

B
20.5
UL
1943
J58

I. La connaissance est délicate.

II. La connaissance est délicate.

LA PERCEPTION

chez

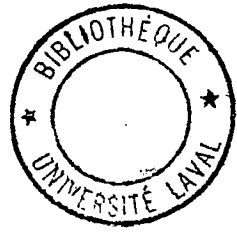
BERGSON

IV. Étude comparative de la sensation chez Bergson et saint Thomas

V. La sensation est délicate.

UNIVERSITÉ LAVAL
FACULTÉ DE PHILOSOPHIE

Faculté de Philosophie
Université Laval, Québec.



EXAMEN PRELEMINAIRE

1912-1913

I -- In Deo formaliter est Scientia.

La science divine, sous le rapport de son objet, est différente

II -- Rôle du Phantasme dans la connaissance intellectuelle.

Le phantasme est le principe de la connaissance intellectuelle.

III -- De Necessitate Conversionis ad phantasmata, quantum ad cognitionem intellectualem singularis.

La conversion au phantasme est nécessaire pour la connaissance intellectuelle.

La science divine est la science de Dieu et de ses créatures.

IV -- Distinction entre l'universel métaphysique et l'universel logique.

La science divine est la science de l'universel métaphysique.

V -- Sagesse et mouvement dialectique.

La sagesse est la science de l'universel métaphysique.

La représentation d'une durée hétérogène, qualitative, cré-

ative, est la science de l'universel métaphysique.

La science divine est la science de l'universel métaphysique.

La science divine est la science de l'universel métaphysique.

La science divine est la science de l'universel métaphysique.

La science divine est la science de l'universel métaphysique.

La science divine est la science de l'universel métaphysique.

La science divine est la science de l'universel métaphysique.

La science divine est la science de l'universel métaphysique.

La science divine est la science de l'universel métaphysique.

La science divine est la science de l'universel métaphysique.

La science divine est la science de l'universel métaphysique.

La science divine est la science de l'universel métaphysique.

La science divine est la science de l'universel métaphysique.

La science divine est la science de l'universel métaphysique.

de ces objections, elles sont de nature à prouver
que le livre de la perception chez Henri Bergson,

est une œuvre de première importance. L'INTRODUCTION
de la doctrine de la durée, en un
mot, du résumé, et de la critique de sa doctrine.

"A mon avis, tout résumé de mes vues les déformera
Parce d'une réflexion sur l'élimination du temps
"dans leur ensemble et les exposera, par là même, à une fou-
"le d'objections, s'il ne se place pas de prime abord et
"s'il ne revient pas sans cesse à ce que je considère comme
"le centre même de la doctrine: l'intuition de la durée".
Ainsi s'exprimait Henri Bergson lui-même dans une lettre
qu'il adressait à Harald Høffding (1). Et l'auteur conti-
nuait, décrivant brièvement ce qu'il entend par la Durée:
"La représentation d'une multiplicité de 'pénétration réci-
"proque", toute différente de la multiplicité numérique, --
"la représentation d'une durée hétérogène, qualitative, cré-
"atrice, -- est le point d'où je suis parti et où je suis
"constamment revenu."

(1) Lettre reproduite en appendice de la traduction
française du livre de Høffding, la Philosophie de Bergson,
Paris, Alcan, 1916, pp. 160-161; et citée par M. Jacques
Maritain, dans la Philosophie Bergsonienne, préf. à la 2e
éd., pp. XXV-XXVI.

Pour ne pas "déformer" ses vues, "ce qui exposerait à une foule d'objections" cette étude que nous nous proposons sur le Problème de la perception chez Henri Bergson, nous nous efforcerons donc de placer ici avec le grand philosophe français lui-même, "l'intuition de la durée" au centre et du résumé et de la critique de sa doctrine.

Partie d'une réflexion sur l'élimination du temps ou de la durée dans les études philosophiques et scientifiques, la philosophie bergsonienne est tout entière une réintégration du temps réel dans la vraie connaissance philosophique, dans la métaphysique, dans le domaine de l'intuition. "Les systèmes philosophiques, dit Bergson (2), ne sont pas taillés à la mesure de la réalité où nous vivons. Ils sont trop larges pour elle. Examinez tel d'entre eux, convenablement choisi: vous verrez qu'il s'appliquerait aussi bien à un monde où il n'y aurait pas de plantes ni d'animaux, rien que des hommes; où les hommes se passeraient de boire et de manger; où ils ne dormiraient, ne rêveraient ni ne divagueraient; où ils naîtraient décrépits pour finir nourrissons; où l'énergie remonterait la pente de la dégradation;

(2) La Pensée et le Mouvant, p. 7.

"ou tout irait à rebours et se tiendrait à l'envers. C'est
 "qu'un vrai système est un ensemble de conceptions si abs-
 "traites, et par conséquent si vastes, qu'on y ferait tenir
 "tout le possible, et même de l'impossible, à côté du réel."
 Et plus loin (3): "Le temps réel échappe aux mathématiques.
 "Son essence, étant de passer, aucune de ses parties n'est
 "encore là quand une autre se présente... Jamais la mesure
 "du temps ne porte sur la durée en tant que durée; on comp-
 "te seulement un certain nombre d'extrémités d'intervalles
 "ou de moments c'est-à-dire, en somme, des arrêts virtuels
 "du temps. Poser qu'un événement se produira au bout d'un
 "temps t, c'est simplement exprimer qu'on aura compté, d'i-
 "ci là, un nombre t de simultanéités d'un certain genre."
 "Entre les simultanéités se passera tout ce qu'on voudra."
 "Le temps pourrait s'accélérer énormément, et même infini-
 "ment rien ne serait changé pour le mathématicien, pour le
 "physicien, pour l'astronome. Profonde serait pourtant la
 "différence au regard de la conscience; ce ne serait plus
 "pour elle, du jour au lendemain, d'une heure à l'heure
 "suivante, la même fatigue d'attendre."

(3) Id., p. 10.

Dans ce texte, Bergson nous livre sa formule d'amorce philosophique en tous problèmes. Il fait d'abord l'inventaire de tout ce que les philosophes et les savants ont dit; il constate qu'ils ont tous laissé de côté la durée; Il se plonge enfin dans sa conscience, dans sa vie intérieure, et il y trouve la durée, la seule vraie réalité. "Mais cette durée, dit-il à la suite du passage déjà cité, (4) : "que la science élimine, qu'il est difficile de concevoir et d'exprimer, on la sent et on la vit." Et une fois plongé dans la Durée, il se dilate jusqu'à la mesure du problème étudié, problème toujours résolu en Durée. Car pour Bergson il n'y a que de la Durée. "La réalité est mobilité", dit-il dans son Introduction à la Métaphysique (5). "La conscience que nous avons de notre propre personne, dans son continuuel écoulement, nous introduit à l'intérieur d'une réalité sur le modèle de laquelle nous devons nous représenter les autres." (6) Cette concentration dans le moi intérieur suivie d'une dilatation jusqu'à la grandeur de l'univers, c'est l'acte métaphysique lui-même, c'est l'in-

(4) Id., p. 10.

(5) Publiée dans La Pensée et le Mouvant, p. 238.

(6) Id., p. 239.

intuition de la durée, que Bergson dit avoir mis au centre même de sa doctrine (7). Voici comme il le décrit dans son Introduction à la Métaphysique: (8) "On s'installe d'emblée "dans l'écoulement concret de la durée par un effort d'intuition. Nous ne trouverons alors aucune raison logique "de poser des durées multiples et diverses. A la rigueur "il pourrait n'exister d'autre durée que la nôtre, comme il "pourrait n'y avoir au monde d'autre couleur que l'orangé, "par exemple. Mais de même qu'une conscience à base de "couleur, qui sympathiserait intérieurement avec l'orangé "au lieu de le percevoir extérieurement, se sentirait prise "entre du rouge et du jaune, pressentirait même peut-être, "au-dessous de cette dernière couleur, tout un spectre en "lequel se prolonge naturellement la continuité qui va du "rouge au jaune, ainsi l'intuition de notre durée, bien "loin de nous laisser suspendus dans le vide comme ferait "la pure analyse, nous met en contact avec toute une conti-
 La méthode métaphysique, Bergson l'a appliquée à "nuité de durées que nous devons essayer de suivre, soit "vers le bas, soit vers le haut: dans les deux cas, nous

(7) Cf. La lettre à Höfding, l.c.

(8) La Pensée et le Mouvant, p. 237.

"pouvons nous dilater indéfiniment par un effort de plus
 "en plus violent, dans les deux cas nous nous transcendons
 "nous-mêmes. Dans le premier cas, nous marchons à une du-
 "rée de plus en plus éparpillée, dont les palpitations
 "plus rapides que les nôtres, divisant notre sensations sim-
 "ple, en diluent la qualité en quantité: à la limite serait
 "le pur homogène, la pure répétition par laquelle nous dé-
 "finirons la matérialité. En marchant dans l'autre sens,
 "nous allons à une durée qui se tend, se resserre, s'inten-
 "sifie de plus en plus: à la limite serait l'éternité. E-
 "ternité vivante et par conséquent mouvante encore, où no-
 "tre durée à nous se retrouverait comme les vibrations dans
 "la lumière, et qui serait la concrétion de toute durée com-
 "me la matérialité en est l'éparpillement. Entre ces deux
 "limites extrêmes se meut l'intuition, et ce mouvement est
 "la métaphysique même".

Sa méthode métaphysique, Bergson l'a appliquée à
 quatre problèmes principaux.

Avec le problème de la Liberté, il prend conscien-
 ce de son moi intérieur, qui n'est autre qu'"une durée dont
 "les moments ne constituent pas une multiplicité numérique,

"mais se mêlent de telle manière qu'on ne saurait dire s'ils sont un ou plusieurs, ni même les examiner à ce point de vue sans les dénaturer aussitôt" (9); "une durée qui pourrait bien n'être qu'une succession de changements qualitatifs qui se fondent, qui se pénètrent, sans contours précis, sans aucune tendance à s'extérioriser les uns par rapport aux autres; ce serait l'hétérogénéité même" (10).

Son étude intitulée "Matière et Mémoire" lui fait réaliser le mouvement de détente du moi jusqu'à l'intuition de la durée de la matière, qui est "une continuité mouvante où tout change et demeure à la fois" (11), "un mouvement absolument indivisible" (12), où "toute division en corps indépendants aux contours absolument déterminés est une vision artificielle" (13), commandée par les besoins de notre corps vis-à-vis des corps environnants, "un mouvement enfin qui est plutôt le transport d'un état que d'une chose" (14).

En dernier lieu, ses deux ouvrages l'Evolution

- (9) Essai sur les données immédiates de la conscience, p. 104.
- (10) Id., p. 207.
- (11) Matière et Mémoire, p. 218. 219.
- (12) Id., p. 207.
- (13) Id., p. 218.
- (14) Id., p. 225.

Créatrice et les Sources de la Morale et de la Religion

nous décrivent la tension du moi jusqu'à l'élan éternel et créateur, pour qui, "exister consiste à changer, changer à se mûrir, se mûrir à se créer indéfiniment soi-même" (15). Cette intuition nous fait entrer en "sympathie" (16) avec l'évolution elle-même, qui est une tendance vitale dont l'essence est "de se développer en forme de gerbe, créant, par le seul fait de sa croissance, des directions divergentes" (matière-vie, plante - animal, instinct - intelligence, intelligence fabricatrice - supra-conscience, pour ce qui est de l'évolution générale; sociabilité quasi-instinctive avec son code juridique qui agit plutôt comme un poids sur la volonté de l'enfant et du primitif - sociabilité rationnelle avec son code rationnel, sociabilité moyenne - mysticité, par laquelle l'homme "continuerait et prolongerait l'action divine" (17); pour l'évolution de la vie psychologique et sociale) entre lesquelles se partagera l'élan" (18) et que l'évolution abandonnera à elles-mêmes, pour poursuivre la réalisation de ce qu'eût été l'humanité, tout de suite, si elle

(15) L'Evolution Créatrice, p. 8.

(16) Id., p. 191.

(17) Les deux Sources de la Morale et de la Religion, p. 235.

(18) Id., p. 317.

avait pu se constituer définitivement sans l'aide de la matérialité et de l'homme lui-même (19).

Bergson réduit tout en "la continuité d'un changement qui serait mobilité pure" (20). Et il montre, à l'occasion de chaque problème, que toute division dans cette continuité n'est qu'une illusion de notre intelligence toute occupée à vivre. Elle a besoin de points fixes sur lesquels elle puisse appliquer son action. Elle sous-tend alors à la réalité mouvante un espace indéfiniment divisible et recomposable qui lui permet d'agir, mais qui l'oblige à imaginer système sur système pour réunir artificiellement ce qu'elle a séparé et distingué artificiellement pour les besoins de son action.

"Comme notre attention (à la vie) a distingué et "séparé artificiellement les états psychologiques, elle est bien obligée de les réunir ensuite par un lien artificiel. "Elle imagine ainsi un moi amorphe, indifférent, immuable "sur lequel défileraient ou s'enfileraient les états psychologiques qu'elle a érigés en entités indépendantes. Où il

(19) Id., p. 251.

(20) L'Evolution Créatrice, p. 127.

"y a une fluidité de nuances fuyantes qui empiètent les unes
 "sur les autres, elle aperçoit des couleurs tranchées, et
 "pour ainsi dire solides, qui se juxtaposent comme les perles
 "variées d'un collier: force lui est de supposer alors un
 "fil, non moins solide, qui retiendrait les perles ensemble.
 "Mais si ce substrat incolore est sans cesse coloré par ce
 "qui le recouvre, il est pour nous dans son indétermination,
 "comme s'il n'existait pas. Or, nous ne percevons précisé-
 "ment que du coloré, c'est-à-dire des états psychologiques.
 "A vrai dire, ce "substrat" n'est pas une réalité; c'est,
 "pour notre conscience, un simple signe destiné à lui rappé-
 "ler sans cesse le caractère artificiel de l'opération par
 "laquelle l'attention juxtapose un état à un état, là où il
 "y a une continuité qui se déroule. Si notre existence se
 "composait d'états séparés dont un "moi" impassible eût à
 "faire la synthèse, il n'y aurait pas pour nous de durée. Car
 "un moi qui ne change pas ne dure pas, et un état psycholo-
 "gique qui reste identique à lui-même tant qu'il n'est pas
 "remplacé par l'état suivant ne dure pas davantage. On aura
 "beau, dès lors, aligner ces états les uns à côté des autres
 "sur le "moi" qui les soutient, jamais ces solides enfilés
 "sur du solide ne feront de la durée qui coule. La vérité est

"qu'on obtient ainsi une imitation artificielle de la vie
 "intérieure, un équivalent statique qui se prêtera mieux
 "aux exigences de la logique et du langage, précisément
 "parce qu'on en aura éliminé le temps réel. Mais quant à
 "la vie psychologique, telle qu'elle se déroule sous les
 "symboles qui la recouvrent, on s'aperçoit sans peine que
 "le temps en est l'étoffe même" (21). (Chaque chose est corré-

Illusoire donc la division du moi psychologique,
 de la matière et du monde entier lui-même, illusoire aussi
 toutes les théories philosophiques et scientifiques qui ne
 se donnent pour rôle que de réparer cette division, illusoires
 même tous les problèmes qui sont solidaires de cette
 illusion due au but pratique de notre intelligence, si bien
 que la supériorité de la métaphysique de l'intuition consis-
 tera en cela même qu'elle ne se pose même pas ces problè-
 mes, comme le dit M. Ed. Levey (185), le réel bergsonien
 est ceux par exemple de l'existence de Dieu, et de
 l'ordre dans le monde. Elle a l'intuition de Dieu et de l'or-
 dre des durées et cela suffit. (22).

(21) Id., pp. 3-4.
 (22) "...Le problème que cet homme se pose, le résolvons-
 nous? Evidemment non, mais nous ne le posons pas: là est no-
 tre supériorité... Tel est exactement l'effet que produisent
 sur nous certains "grands problèmes", quand nous nous repla-
 çons dans le sens de la pensée génératrice. Ils tendent vers
 zéro à mesure que nous nous rapprochons d'elle, n'étant que

"Certes, l'opération par laquelle la science isole et clôt un système n'est pas une opération tout à fait artificielle. Si elle n'avait pas un fondement objectif, on ne s'expliquerait pas qu'elle fût tout indiquée dans certains cas, impossible dans d'autres" (23). "(Chaque théorie), appuyée sur un nombre considérable de faits doit être vraie à sa manière. Chacune doit correspondre à un certain point de vue dans le processus évolutif... Mais la réalité sur laquelle chacune prend une vue partielle doit les dépasser toutes" (24).

Il faut en dire autant de la perception qui ne nous livre pas toute la réalité, mais nous en livre tout de même une partie, celle qui regarde l'action possible de notre corps sur elle.

Comme le dit M. Ed. LeRoy (25), le réel bergsonien est "une courbe, une succession rythmée de phases dont nos

l'écart entre elle et nous. Nous découvrons alors l'illusion de celui qui croit faire plus en les posant qu'en ne les posant pas. Autant vaudrait s'imaginer qu'il y a plus dans la bouteille à moitié bue que dans la bouteille pleine, parce que celle-ci ne contient que du vin, tandis que dans l'autre il y a du vin et, en outre, du vide." (La Pensée et le Mouvant, p. 78).

(23) L'Evolution Créatrice, p. 11.

(24) Id., p. 92.

(25) Une Philosophie nouvelle, p. 162.

"concepts marqueraient autant de tangentes". La Métaphy-
sique alors consistera à "remonter la pente naturelle du
"travail de la pensée, pour se placer tout de suite, par
"une dilatation de l'esprit, dans la chose qu'on étudie"(26),
pour coïncider avec la chose au point de tangente entre la
chose et la perception, le concept, la théorie.

M. Jacques Chevalier, dans son ouvrage sur Berg-
son, nous montre bien comment celui-ci, après avoir tourné
le dos à Kant, orienté vers la chose en soi par l'Empirisme
anglais, le Positivisme de Mill et l'Evolutionisme de Spen-
ser, en est venu à sa notion de l'intuition de la Durée,
poussé par le réalisme spiritualiste de Maine de Biran et
de ses professeurs Ravaisson, Lachelier et Boutroux, pour
terminer dans une conciliation générale et de l'idéalisme
kantien, qu'il associe à l'aristotélisme abstrait, et du ré-
alisme de ceux qui l'ont guidé jusqu'à l'intuition de la Du-
rée pure. Kant aurait eu raison s'il avait su limiter son
relativisme à la connaissance qu'a l'intelligence quand elle
est tout occupée à vivre pour son compte personnel et au
profit de la société dans laquelle elle est plongée par la na-

(26) La Pensée et le Mouvant, pp. 232-233.

ture. Son tort est tout uniquement dans sa généralisation du relativisme. Car l'intuition, en nous détachant de ce besoin de vivre, nous permet réellement de "sympathiser", de coïncider avec la chose en soi, de pénétrer la réalité mouvante, qui est matière, ou mieux, matérialisation, selon le mot de M. Le Roy (27), et la pure Durée qui est esprit pur, ou encore, spiritualisation.

Dans cet ouvrage, nous nous proposons d'étudier la valeur de cette conclusion de la pensée de Bergson, nous limitant toutefois à l'examen de sa réponse au problème de la perception, proposant, en même temps, la solution qu'y apporte la doctrine aristotélico-thomiste (27^a).

Après avoir donné un bref exposé du bergsonisme, nous

(27) "Esprit et matière apparaissent... non pas comme deux choses qui s'opposeraient, termes statiques d'une antithèse immobile, mais plutôt comme deux sens inverses de mouvement; et, à certains égards, il faut donc moins parler de matière ou d'esprit que de spiritualisation et de matérialisation, celle-ci résultant d'ailleurs automatiquement d'une simple interruption de celle-là" (o.c., p. 98).

(27^a) Bergson ne distingue pas entre perception intellectuelle, perception sensible interne ou perception sensible externe. Pour lui, la perception, c'est la "perception extérieure", c'est-à-dire sensible externe. Nous nous limiterons donc à celle-là. Si nous touchons à la perception sensible interne, ce ne sera que pour faire ressortir, avec Bergson, le rôle subjectif de celui qui perçoit.

en ferons la critique, nous reportant à la double existence de l'objet de perception dans son être naturel et dans son être au sein de celui qui perçoit.

22.11.1937

LA PERCEPTION EN GÉNÉRAL

La perception est un acte complexe qui implique la mise en relation d'un objet avec un sujet. Elle se situe à l'interface entre le monde extérieur et l'esprit humain. L'objet perçu n'est pas tel qu'il est en soi, mais tel qu'il apparaît au sujet. Cette apparence est le résultat d'une interaction entre les propriétés de l'objet et les capacités du sujet. La perception est donc un processus dynamique et subjectif. Elle est influencée par de nombreux facteurs, tels que l'état du sujet, l'expérience, le contexte, etc. La perception est également un acte intentionnel, car le sujet perçoit l'objet pour en tirer une certaine information. La perception est un acte qui a une finalité, à savoir la connaissance de l'objet. La perception est un acte qui est toujours partiel, car le sujet ne peut jamais saisir l'objet dans sa totalité. La perception est un acte qui est toujours relatif, car elle est toujours faite par un sujet. La perception est un acte qui est toujours libre, car le sujet peut choisir de percevoir ou non l'objet. La perception est un acte qui est toujours responsable, car le sujet est responsable de la manière dont il perçoit l'objet. La perception est un acte qui est toujours engageant, car le sujet s'engage avec l'objet. La perception est un acte qui est toujours créatif, car le sujet crée sa propre image de l'objet. La perception est un acte qui est toujours vivant, car le sujet vit avec l'objet. La perception est un acte qui est toujours humain, car le sujet est un être humain. La perception est un acte qui est toujours universel, car elle est commune à tous les êtres humains. La perception est un acte qui est toujours éternel, car elle est une constante de l'existence humaine. La perception est un acte qui est toujours essentiel, car elle est au cœur de notre vie. La perception est un acte qui est toujours précieux, car elle est une source de connaissance. La perception est un acte qui est toujours précieux, car elle est une source de joie. La perception est un acte qui est toujours précieux, car elle est une source de sens. La perception est un acte qui est toujours précieux, car elle est une source de vie. La perception est un acte qui est toujours précieux, car elle est une source d'amour. La perception est un acte qui est toujours précieux, car elle est une source de paix. La perception est un acte qui est toujours précieux, car elle est une source de bonheur. La perception est un acte qui est toujours précieux, car elle est une source de salut. La perception est un acte qui est toujours précieux, car elle est une source de gloire. La perception est un acte qui est toujours précieux, car elle est une source de vie éternelle. La perception est un acte qui est toujours précieux, car elle est une source de tout.

CHAPITRE PREMIER

La théorie de Bergson.

"Il suffit de s'être convaincu une fois pour toutes que la réalité est changement, que le changement est indivisible, et que, dans un changement indivisible, le passé fait corps avec le présent pour voir fondre et s'évaporer bon nombre d'énigmes philosophiques" (28). Nous avons vu que cette intuition du changement ou de la durée a eu pour premier effet, chez Bergson, de lui ouvrir les yeux sur la grande illusion de tous les philosophes et de tous les savants qui l'ont précédé, à savoir, la fin spéculative de l'intelligence. Pour Bergson en effet l'intelligence est essentiellement pratique; elle est uniquement fonction de l'action. Toutes ses études l'ont amené à l'évidence de cette vérité. Mais il en tire la preuve de trois sour-

(28) La Pensée et le Mouvant, p. 196.

ces principales, auxquelles nous nous arrêterons quelque peu négligeant ici, toutefois, la dernière, afin d'en voir la valeur et de suivre ainsi Bergson dans la première phase de sa critique de la connaissance. Ces trois sources sont la nature même de l'intelligence et sa double activité: la perception des images et l'élaboration de ses idées générales.

Article I

La nature de l'intelligence.

L'intelligence et l'instinct.

"Si nous pouvions nous dépouiller de tout orgueil,
"si, pour définir notre espèce, nous nous en tenions stric-
"tement à ce que l'histoire et la préhistoire nous présen-
"tent comme la caractéristique constante de l'homme et de
"l'intelligence, nous ne dirions peut-être pas Homo sapiens,
"mais Homo faber. En définitive, l'intelligence, envisagée
"dans ce qui en paraît être la démarche originelle, est la
"faculté de fabriquer des objets artificiels, en particulier
"des outils à faire des outils, et d'en varier indéfiniment
"la fabrication" (29).

(29) L'Evolution Créatrice, p. 151.

En effet, une étude comparative de l'instinct et de l'intelligence nous les montre comme deux facultés complémentaires d'un même élan originel de vie, dont l'essence paraît bien être de fournir aux êtres qu'il engendre les moyens, les instruments pour agir sur ceux qui les entourent.

Chez les uns, les instruments font partie des corps eux-mêmes qui les utilisent. Ils sont tout organisés; l'animal n'a qu'à s'en servir. Il s'en sert toujours de la même façon et il en tire toujours, sans effort, le meilleur parti possible. L'instinct, chez lui, est infailible, du moins considéré dans les cas limites, comme sont les Insectes.

Chez les autres, c'est-à-dire, chez les hommes, le choix des instruments est libre. L'homme a l'initiative d'organiser lui-même ses moyens de défense, d'action et de réaction sur les êtres qui peuvent lui venir en aide ou constituer pour lui un danger. Mais chez les uns et chez les autres, l'élan vital n'a qu'un but, fabriquer et utiliser des instruments d'action.

"La force immanente à la vie a le choix entre deux

"manières d'agir sur la matière brute. Elle peut fournir
"cette action immédiatement en se créant un instrument or-
"ganisé avec lequel elle travaillera; ou bien elle peut la
"donner médiatement dans un organisme qui, au lieu de pos-
"séder naturellement l'instrument requis, le fabriquera
"lui-même en façonnant la matière inorganique. De là l'in-
"telligence et l'instinct" (30).
Instinct et intelligence individuelle.

L'intelligence, tout comme l'instinct est innée, héréditaire, car "elle aussi connaît certaines choses sans "les avoir apprises" (31). Mais tandis que l'instinct, à cause de son action déterminée, connaîtra des choses déterminées, l'intelligence, qui doit se tirer d'affaire toute seule, trouver et utiliser par elle-même l'instrument qui répond le mieux aux circonstances présentes, doit être ouverte à toute expérience, ou plutôt expérimente, s'inscrivant (32), à la connaissance de tous les instruments, sans être déterminée à aucun en particulier. Il suit de là que, au lieu de porter sur des choses déterminées, comme l'instinct, sa connaissance innée a plutôt pour objet des formes ouver-

(30) Id., p. 154.

(31) Id., p. 159.

tes, des cadres dans lesquels viendront s'insérer tout ce qui pourra servir à son action. Elle connaît non des gho-
ses, mais des rappports.

"L'enfant qui vient de naître ne connaît ni des
"objets déterminés ni une propriété déterminée d'aucun ob-
"jet: mais, le jour où l'on appliquera devant lui une pro-
"priété à un objet, une épithète à un substantif, il com-
"prendra tout de suite ce que cela veut dire. La relation
"de l'attribut au sujet est donc saisie par lui naturelle-
"ment" (32). De même, "l'écolier, qui sait qu'on va lui
"dicter une fraction, tire une barre, avant de savoir ce
"que seront le numérateur et le dénominateur; il a donc
"présente à l'esprit la relation générale entre les deux
"termes, quoiqu'il ne connaisse aucun d'eux; il connaît la
"forme sans la matière. Ainsi pour les cadres, antérieurs
"à toute expérience, où notre expérience vient s'insérer" (33).
"Si l'on demande quelle matière viendra s'insérer
dans ces formes générales dont l'intelligence a la connais-
sance innée, la réponse se fait en fonction de l'action, de

(32) Id., p. 160.

(33) Id., p. 161.

la fabrication à laquelle est astreinte l'intelligence. En effet, il est évident que si l'intelligence a pour unique fonction de fabriquer des instruments qui seront le prolongement de ses organes, elle ne s'exercera que sur la matière brute et aura donc pour objet principal le solide inorganisé.

Si, en outre, elle est fonction de l'action, celle-ci ne s'exerçant que sur des points fixes, l'intelligence ne se représentera clairement que le discontinu, et le discontinu immobile, car alors, ce qui l'intéressera, ce ne sera pas la mobilité du mobile, mais bien "ses positions actuelles ou futures". Ce qui lui importera, ce sera "de savoir où le mobile va, où il est "à un moment quelconque de son trajet" (34).

De plus, il est évident que si l'intelligence s'applique au vivant organisé, au continu, et au mobile, c'est en termes de solide inorganisé, de discontinu et d'immobile qu'elle les étudiera. Elle laissera passer le fluide pour ne retenir que ce sur quoi peut s'appliquer

(34) Id., p. 168.

son action. Elle considérera donc la matière brute comme "une immense étoffe" dans laquelle elle peut découper à volonté les pièces qui peuvent lui être utiles, quitte à les recoudre ensuite selon qu'il lui plaira. Solide, discontinu, immobile, ce sont là les trois caractères essentiels de l'objet de l'intelligence livrée à ses besoins individuels.

Instinct et intelligence sociale.

Mais l'homme est fait pour vivre en société, pour communiquer avec ses semblables, tout comme l'instinct porte l'animal à diviser le travail avec ses congénères. Tandis toutefois que celui-ci est rivé à sa fonction, et emploie sans doute, dès lors, toujours les mêmes signes pour s'adresser à ceux qui travaillent avec lui, l'homme est occupé dans la société à une action, à une fabrication qui varie sans cesse, en souvenir précis à une image plus fugitive, variant sans cesse. Il lui faudra, en vertu de la mobilité de son travail, un langage mobile à l'infini, un système de signes transportables à une infinité d'objets, à tous les instruments dont il aura à se servir, dans sa vie individuelle et sociale.

Or ce caractère de mobilité est justement celui

qui paraît distinguer le langage humain, particulièrement chez le petit enfant qui commence à parler. "Tout de suite et naturellement, il étend le sens des mots qu'il apprend, profitant du rapprochement le plus accidentel ou de la plus lointaine analogie pour détacher et transporter ailleurs le signe qu'on avait attaché devant lui à un objet. "N'importe quoi peut désigner n'importe quoi", tel est le principe latent du langage enfantin". (35).

C'est cette mobilité des mots qui nous permet de passer du connu à l'inconnu. Et c'est elle également qui leur a permis de s'étendre des choses aux idées. "Le mot, fait pour aller d'une chose à une autre, est, en effet, essentiellement déplaçable et libre. Il pourra donc s'étendre, non seulement d'une chose perçue à une autre chose perçue, mais encore de la chose perçue au souvenir de cette chose, du souvenir précis à une image plus fuyante, d'une image fuyante, mais pourtant représentée encore, à la représentation de l'acte par lequel on se la représente, c'est-à-dire à l'idée". (36).

(35) Id., p. 172.

(36) Ibid.

Comme bien l'on pense, l'intelligence, de par ses caractères essentiels, ne pourra s'étudier elle-même que "sous forme de discontinuité". "Les concepts sont en effet extérieurs les uns aux autres, ainsi que des objets dans l'espace. Et ils ont la même stabilité que les objets, sur le modèle desquels ils ont été créés. Ils constituent, réunis, un "monde intelligible" qui ressemble par ses caractères essentiels au monde des solides, mais dont les éléments sont plus légers, plus diaphanes, plus faciles à manier pour l'intelligence que l'image pure et simple des choses concrètes; ils ne sont plus, en effet, la perception même des choses, mais la représentation de l'acte par lequel l'intelligence se fixe sur elles. Ce ne sont donc plus des images, mais des symboles" (37).

Quel que soit le domaine où elle porte son attention, l'intelligence est donc bien toujours conditionnée par sa fonction essentielle de fabricatrice d'instruments; elle est tout entière fonction de l'action. Elle n'est pas une faculté spéculative, comme se la sont imaginée les anciens; son but est essentiellement pratique. Une étude

(37) Id., p. 174.

comparative avec l'instinct vient de nous en convaincre.
Voyons maintenant si son activité pensante de la percep-
tion extérieure va venir confirmer cette conclusion (38).

(38) Cette expression "l'activité pensante de la percep-
tion extérieure" pourra surprendre. On la comprendra facile-
ment si l'on se rappelle que, pour Bergson, c'est tout l'hom-
me qui perçoit, l'homme adonné à ses besoins vitaux; et cet
homme, c'est l'intelligence, à son stage évolutif inférieur,
intelligence qui devra le céder, dans la métaphysique, à cel-
le du stage supérieur, c'est-à-dire, à l'intelligence renfor-
cée d'un retour à l'instinct, intelligence qui, seule, peut
être intuitive.

Article II

La perception extérieure.

La perception détermine la réalité.

La perception extérieure porte sur la matière.

Elle est une relation entre la réalité matérielle et certains corps qui ont le privilège de la sensation, c'est-à-dire, qui peuvent entrer en contact conscient avec les corps qui les environnent, pouvant, grâce à un système nerveux, recueillir en un centre les impressions reçues à la périphérie et transmettre ses impressions sous forme de mouvements à la surface affectée par les sensations. Or ce contact a pour effet de déterminer la matière, de la mettre en lumière. Il lui donne la couleur sous laquelle elle nous apparaît. Il y fait ressortir les qualités qui nous permettent d'y avoir quelque prise. En un mot il la fait se tourner vers nous afin que nous la puis-

sions découvrir.

Adressons-nous en effet au sens commun. Interrogeons l'homme de la rue, qui ne s'est jamais mêlé aux discussions philosophiques. Il acciellendra infailliblement d'abord que la matière existe indépendamment de lui, qu'elle est une réalité en dehors de son activité propre. Mais il se refusera toujours à admettre qu'elle soit toute différente de ce qu'il la Perçoit. Et comme, lorsqu'il regarde le monde extérieur, il a conscience de s'en faire une image, la matière, alors, ne sera pas autre chose pour lui qu'une immense image, un ensemble d'images. Il dira tout naturellement que "la matière est une image, et l'extérieur va nous le révéler à son tour, en nous plongeant, cette fois, au sein même de l'action. Si nous jetons un coup d'oeil sur l'ensemble de la réalité, nous y apercevons une multitude de corps qui "appelle une chose, - une existence située à mi-chemin entre la "chose" et la "représentation" (39).

La science physique nous conduit exactement à la même conclusion. Les corps de cette catégorie partent de la même place privilégiée. Les corps de cette catégorie partent de la même place privilégiée. Les corps de cette catégorie partent de la même place privilégiée. "En posant le monde matériel, écrit Bergson (40), on s'est donné un ensemble d'images, et il est d'ailleurs impossible de se donner autre chose. Aucune

(39) Matière et Mémoire, Introduction, p. II

(40) Id., p. 22.

"théorie de la matière n'échappe à cette nécessité. Ré-
"duisez la matière à des atomes en mouvement: ces atomes,
"même dépourvus de qualités physiques, ne se déterminent
"pourtant que par rapport à une vision et à un contact
"possibles... Condensez l'atome en centres de force, dis-
"solvés-le en tourbillons évoluant dans un fluide conti-
"nu: ce fluide, ces mouvements, ces centres ne se déter-
"minent eux-mêmes que par rapport à un toucher impuissant,
"à une impulsion inefficace, à une lumière décolorée; ce
"sont des images encore."

La matière est un ensemble d'images. L'expé-
rience extérieure va nous le révéler à son tour, en nous plon-
geant, cette fois, au sein même de l'action. Si nous je-
tons, en effet, un coup d'oeil sur l'ensemble de la réalité
matérielle, nous y apercevons une multitude de corps qui
sont en inter-action continuelle. Mais nous voyons aussi
tout de suite qu'il y en a toute une catégorie qui y tient
une place privilégiée. Les corps de cette catégorie parti-
culière sont comme des centres d'attraction vers lesquels
convergent tous ceux qui les entourent.

La chose est surtout sensible pour nos propres

corps, que nous ne connaissons pas seulement du dehors par des perceptions, mais aussi du dedans par des affections. En effet, si, d'une part, en m'observant, je constate que je suis un centre d'action, que je reçois, par mes nerfs afférents, des mouvements qui me viennent des corps extérieurs, et que je leur transmets ces mouvements, grâce à mes nerfs éférents, qui, partis des centres nerveux, mettent mon corps en mouvement, j'ai d'autre part la sensation bien nette de pouvoir exercer une action réelle et libre sur ces corps extérieurs. Car je sens qu'il y a une hésitation entre les mouvements que je reçois et ceux que je transmets. Je réalise intérieurement que je choisis entre plusieurs retours possibles. J'ai une claire conviction que je pourrais interrompre le retour, et je l'interromps d'ailleurs souvent, me contentant de laisser prendre à mon corps une attitude de retour, de ne lui laisser opérer que des mouvements naissants, comme lorsque je retiens, inhibe un réflexe.

La perception, réflexion et le mouvement.

Et l'observation extérieure confirme en tous points cette assurance intérieure, déterminant le genre d'influence que me vaut cette liberté vis-à-vis des mouvements de retour, et que j'exerce par le seul fait de ma présence au

milieu des corps. "De fait, j'observe que la dimension, "la forme, la couleur même des objets extérieurs se modifient selon que mon corps s'en approche ou s'en éloigne, que la force des odeurs, l'intensité des sons, augmentent et diminuent avec la distance, enfin que cette distance elle-même représente surtout la mesure dans laquelle les corps environnants sont assurés, en quelque sorte, contre l'action immédiate de mon corps. A mesure que mon horizon s'élargit, les images qui m'entourent semblent se dessiner sur un fond plus uniforme et me devenir indifférentes. Plus je rétrécis cet horizon, plus les objets qu'il circonscrit s'échelonnent distinctement selon la plus ou moins grande facilité de mon corps à les toucher et à les mouvoir. Ils renvoient donc à mon corps, comme ferait un miroir, son influence éventuelle; ils s'ordonnent selon les puissances croissantes ou décroissantes de mon corps" (41).

La perception: réflexion de mouvements.

Mais quelle peut être la nature de cette influ-

(41) Id., pp. 5-6.

ance de mon corps sur ceux qui l'environnent? Si l'on parcourt toute la série animale, on constate que le corps est avant tout un système nerveux, qui se complique et se perfectionne de plus en plus, pour s'enrichir, chez l'homme, du cerveau et d'une foule de mécanismes moteurs, construits avec l'expérience, qui ouvrent la voie à une infinité de solutions possibles dans le retour des mouvements reçus sous l'action des objets extérieurs.

Le corps n'est qu'un instrument à transporter du mouvement. Parti du pur réflexe avec la masse protoplasmique, il s'élève jusqu'au retour libre avec l'homme. Il reçoit des mouvements de l'extérieur, qui viennent exciter sa surface. Ces mouvements se transmettent au centre par le moyen des nerfs et se prolongent immédiatement en d'autres mouvements dans le pur automatisme. Mais la multitude des cellules cérébrales lui laissent, chez les animaux supérieurs, le choix entre plusieurs chemins de retour qu'il peut prendre à volonté.

Le corps humain constitue ainsi un centre d'indétermination qui cause un arrêt dans le prolongement des mouvements venus des objets extérieurs. Dans cet arrêt,

tous ces mouvements qui nous affectent et qui intéressent notre activité sur la réalité extérieure, "au lieu de traverser notre corps, paraîtront revenir dessiner les contours de l'objet qui les envoie. Il n'y aura là rien de positif, rien qui s'ajoute à l'image (à l'objet), rien de nouveau. Les objets ne feront qu'abandonner quelque chose de leur action réelle pour figurer ainsi leur action virtuelle, c'est-à-dire, au fond, l'influence possible de l'être vivant sur eux" (42).

Ce retour réflexif ne met une partie de l'objet en lumière que par l'obscurcissement du reste de la réalité matérielle produit par la présence d'un corps supérieur. "Si les êtres vivants constituent dans l'univers des 'centres d'indétermination', et si le degré de cette indétermination se mesure au nombre et à l'élévation de leurs fonctions, on conçoit que leur seule présence puisse équivaloir à la suppression de toutes les parties des objets auxquelles leurs fonctions ne sont pas intéressées. Ils se laisseront traverser, en quelque sorte, par celles d'entre les actions extérieures qui leur sont

(42) Id., p. 25.

"indifférentes; les autres, isolées, deviendront "per-
"ceptions" par leur isolement même. Tout se passera alors
"pour nous comme si nous réfléchissions sur les surfaces
"la lumière qui en émane, lumière qui, se propageant tou-
"jours, n'eût jamais été révélée. Les images qui nous en-
"vironnent paraîtront tourner vers notre corps, mais é-
"clairées cette fois, la face qui l'intéresse, elles déta-
"cheront de leur substance ce que nous aurons arrêté au
"passage, ce que nous sommes capables d'influencer. In-
"différentes les unes aux autres en raison du mécanisme
"radical qui les lie, elles se présentent réciproquement
"les unes aux autres toutes leurs faces à la fois, ce qui
"revient à dire qu'elle agissent et réagissent entre el-
"les par toutes leurs parties élémentaires, et qu'aucune
"d'elles, par conséquent, n'est perçue ni ne perçoit cons-
"ciemment. Que si, au contraire, elles se heurtent quel-
"que part à une certaine spontanéité de réaction, leur
"action est diminuée d'autant, et cette diminution de leur
"action est justement la représentation que nous avons d'el-
"les. Notre représentation des choses naîtrait donc, en
"somme, de ce qu'elles viennent se réfléchir contre notre
"liberté" (43).

(43) Id., p. 24.



"En un sens, on pourrait dire que la perception
"d'un point matériel inconscient quelconque, dans son ins-
"tantanéité, est infiniment plus vaste et plus complète
"que la nôtre, puisque ce point recueille et transmet les
"actions de tous les points du monde matériel, tandis que
"notre conscience n'en atteint que certaines parties par
"certains côtés. La conscience, - dans le cas de la per-
"ception extérieure, - consiste précisément dans ce choix.
"Mais il y a, dans cette pauvreté nécessaire de notre per-
"ception consciente, quelque chose de positif et qui an-
"nonce déjà l'esprit: c'est, au sens étymologique du mot,
"le discernement" (44).

But pratique de la perception.

Percevoir consiste donc à renvoyer à tout instant,
à leur point de départ les mouvements qui intéressent no-
tre action et viennent se réfléchir contre notre indétermi-
nation, pour aller isoler, dans l'objet, la partie corres-
pondante à cette action que nous pouvons exercer sur lui.
Or cette action est notre activité vitale, celle par laquel-
le nous recherchons, dans ce qui nous entoure, ce qui peut

(44) Id., pp. 25-26.

satisfaire nos besoins, et repoussons ce qui deviendrait un danger pour notre organisme. C'est là, en effet, la seule activité que nous observions dans tous les corps vivants, de la moule aux vertébrés supérieurs. D'où l'on voit que, de même que le système nerveux, du bas de l'échelle animale jusqu'au haut, travaille uniquement à transporter et à diviser du mouvement, loin d'être "un appareil "à fabriquer ou même à préparer des représentations" (45), de même la perception, "qui règle son progrès sur le sien, "est tout entière orientée, elle aussi, vers l'action, non "vers la connaissance pure" (46). La perception a un but uniquement pratique.

La perception: opération intellectuelle.

Mais, dira-t-on, une telle perception, qui est, en somme, purement mécanique, n'a aucun rapport avec l'intelligence, et son but pratique ne peut nullement prouver le but pratique de celle-ci.

Rappelons d'abord que si le corps, dans la percep-

(45) Id., p. 17.

(46) Ibid.

tion, isole, par sa seule présence la partie des images extérieures, des objets de perception, qui répond à son action possible sur elles, il n'en opère pas moins, par là, "quelque chose de positif et qui annonce déjà l'ess-
"prit: le discernement" (47).

Mais notre perception est surtout une opération intellectuelle à cause du rôle qu'y joue la mémoire. Car on peut dire que, si courte qu'on la suppose, la perception requiert un jeu extraordinaire de la mémoire. Elle est même, en elle-même, mémoire.

L'attention la plus élémentaire nous révèle, en effet, qu' "aux données immédiates et présentes de nos
"sens nous mêlons mille et mille détails de notre expéri-
"ence passée" (48); notre mémoire y laisse infailliblement couler toutes les images qui peuvent être de quelque utilité pour l'action présente. Ces images permettent aux diverses perceptions de se prolonger les unes dans les autres et de constituer ainsi le flot continu de notre vie intérieure.

(47) Id., p. 26; cf. texte cité à la page 18.

(48) Id., p. 20.

Il y a encore plus. Chaque perception consiste dans la condensation d'une multitude de vibrations de la durée de la matière: penser seulement qu'il faudrait deux cent cinquante siècles pour percevoir consciemment toutes les vibrations de la lumière rouge; la perception occupe ainsi, elle-même, une certaine durée, si instantanée qu'on la suppose, et nécessite alors le secours de la mémoire. -

"Bref, la mémoire sous ces deux formes, en tant qu'elle recouvre d'une nappe de souvenirs un fond de perception immédiate et en tant aussi qu'elle contracte une multiplicité de moments, constitue le principal apport de la conscience individuelle dans la perception, "le côté subjectif de notre connaissance des choses" (49).

Ce double mouvement, l'un venant de l'objet extérieur, l'autre de la mémoire, est surtout remarquable dans la perception attentive, qui nous permet de découvrir, dans l'objet, de plus en plus d'aspects, de plus en plus de détails, dans la mesure de l'intensité de l'attention.

(49) Id., p. 21.